



LIVRES

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISELe
personnage
universel
de Jean-
Pierre
IssenhuthCHRISTIAN
DESMEULES

Comme c'était le cas déjà dans *Réveries* (Boréal, 2001), fertile et déconcertant recueil de chroniques, précises ou vagabondes, d'abord parues dans *Liberté* entre 1987 et 1999 — une revue dont Jean-Pierre Issenhuth a longtemps été membre du comité de rédaction —, on sort de ces pages un peu étourdi et enchanté.

Le *Cinquième monde*, mouture singulière du traditionnel carnet d'écrivain, parle de tout et de rien, de ce qui unit l'homme au monde, par exemple. Il parle des lieux, du Québec et de la France, des gens, des livres et des arbres.

«*J'ai vécu dix-huit ans en France, trois en Belgique, trente-trois au Québec, et me voici dans les Landes de Gascogne pour un temps indéterminé.*» Là-bas, dans le sud-ouest de la France, le poète et essayiste a changé de vie. La géographie a son importance, tandis que les saisons, le climat, le sol ont aussi leur mot à dire. Après quelques dizaines d'années à œuvrer dans l'enseignement et à naviguer dans les marges du milieu littéraire québécois, l'écrivain de 62 ans goûte dans la forêt des Landes à une véritable retraite. «*J'avais vu assez de monde, vécu assez de vies, j'étais fatigué.*», explique-t-il.

C'est un ensemble de notes éparses et désordonnées, non datées et rapportées du Québec, qui forme la base de ces carnets en forme d'exercice de liberté. «*Par fidélité aux moments qui les ont vus naître.*», Jean-Pierre Issenhuth ne les retouche pas, mais les développe, les commente et les file.

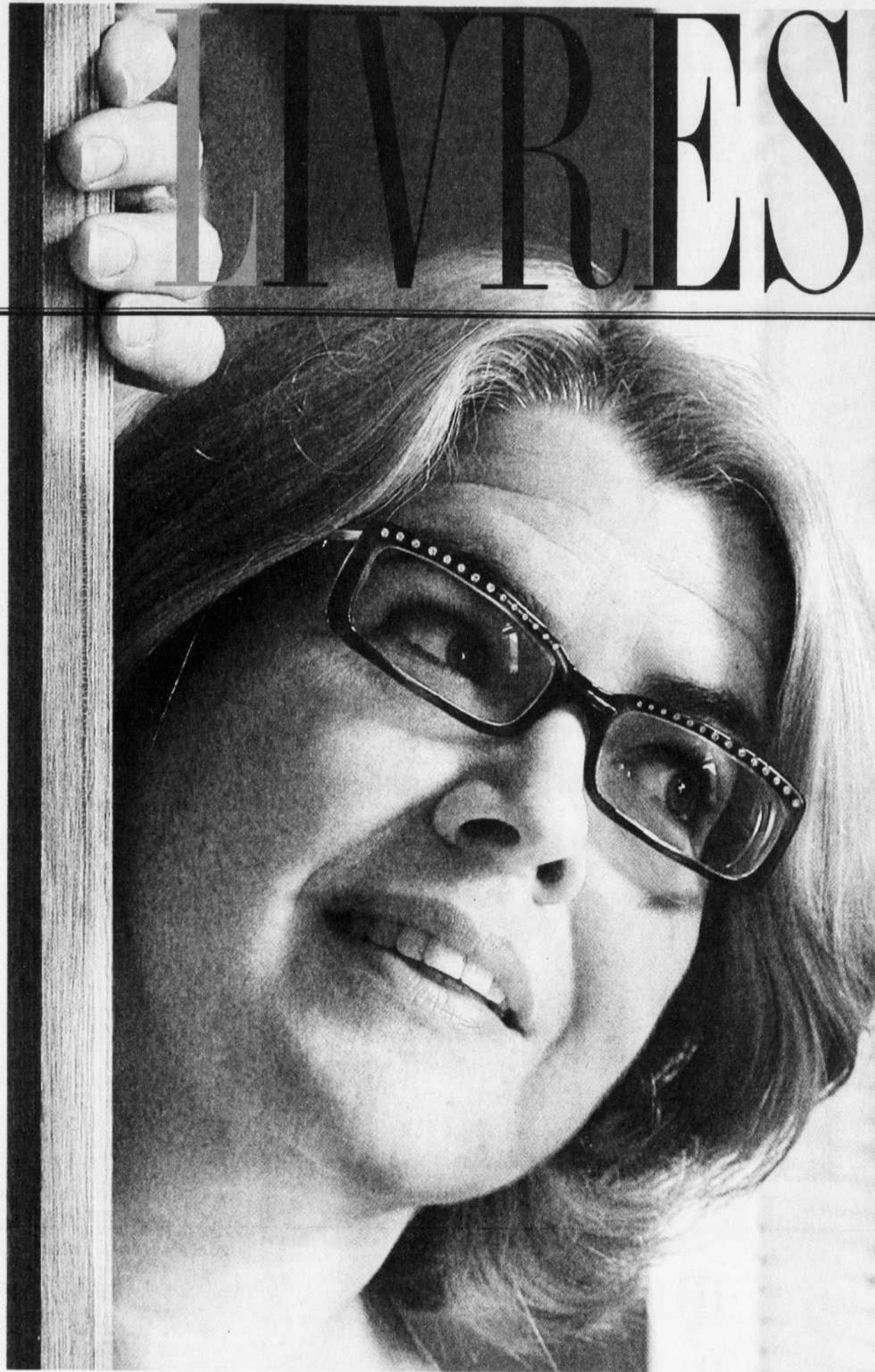
Écrivain malgré lui

Il y a chez Issenhuth, de façon persistante, une horreur des discours, des leçons de choses, des moralisateurs. Peu croyant, surtout lorsqu'il s'agit de littérature, il ose avouer l'inavouable: «*Je n'aurai été qu'un écrivain malgré lui.*», quel qu'un pour qui écrire n'aura été qu'une sorte de pis-aller. Une activité comme une autre qui n'a rien de sacré, d'absolument essentiel ou de vital. Une occupation qu'il n'a jamais pu considérer comme «*un vrai travail.*»

L'auteur est habité par «*la conviction que la littérature est d'importance moyenne.*» A d'autres, donc, le «*frénétisme littéraire*», les grandes manœuvres, le s'écume au bord des lèvres les soirs de lancement. A sa manière, il répond par une «*opposition (sans bruit) à la société du spectacle littéraire.*»

Lecteur minutieux, contemplateur actif, chercheur d'infini — bien davantage qu'un écrivain tourné vers lui-même —, Issenhuth a la passion du dehors («*La passion du dehors s'accompagne mal de l'introspection.*»).

Ainsi, le «*cinquième monde*», après ceux du Centre-Sud, de la revue *Liberté*, de Laval où il a longtemps habité et celui formé par sa famille, est le monde des



CHRYSTINE BROUILLET

Fuir une secte
ou périr

CAROLINE MONTPETIT

Cela fait vingt ans qu'elle s'intéresse au sujet. Elle a constitué sur la question un imposant dossier. Mais les sectes constituent un thème délicat à aborder, et il fallait trouver un angle. C'est donc maintenant que Chrystine Brouillet publie *Promesses d'éternité*, son dernier polar, aux Éditions de La Courte Echelle, une nouvelle enquête de la policière qu'elle a créée, Maud Graham.

La secte décrite par Chrystine Brouillet dans ce polar, l'Espoir d'amour, est inventée, mais les histoires qu'on y retrouve, lavage de cerveaux, exploitation sexuelle, assassinats, sont malheureusement plus réelles qu'on ne croit. En fait, en entrevue, l'auteure va jusqu'à dire qu'elle n'a pas peint la réalité des sectes telle qu'elle l'a lue dans différents rapports, parce que cela aurait été perçu par le public comme étant démesuré.

«*Tout le monde est fragile à certaines époques, au moment d'un deuil, d'un divorce, d'une perte d'emploi ou lors d'une période de solitude.*»

«*J'ai lu des choses sur des sectes qui étaient invraisemblables et dantesques. C'était épouvantable. Je ne pouvais pas mettre ça dans mes livres. C'était démesuré.*», raconte-t-elle. Elle dit par exemple que les deux adolescents qui tentent d'échapper à la secte dans son roman sont particulièrement résilients, que dans la vraie vie les personnes qui vivent sous le joug d'un gourou ont généralement beaucoup plus de difficulté à s'en dissocier.

«*Cela arrive.*», que des gens s'échappent des sectes, dit-elle, mais ce n'est généralement «*pas si facile, si rapide.*»

L'histoire de *Promesses d'éternité* lui a été inspirée entre autres par une de ses amies, qui ne s'est jamais vraiment remise de son séjour dans une secte. Au début, raconte-t-elle, «*tu es accueillie avec amour par des gens qui te semblent des amis. Puis, finalement, ils ne sont plus vraiment des amis.*»

«*Et quand tu commences à comprendre que tu as été piégée, c'est extrêmement angoissant. Ils [les gens qui vivent dans certaines sectes], ne sont pas toujours bien alimentés, parce qu'ils sont plus faciles de contrôler s'ils sont plus faibles. Dans certains de ces endroits, on a la même attitude que dans des camps de concentration.*», dit-elle.

La secte décrite par Chrystine Brouillet n'est pas sans rappeler l'Ordre du temple solaire, qui a conduit plusieurs personnes à la mort, au Québec et en Europe, il y a quelques années. «*Cela peut prendre toutes sortes de noms de thérapies de ressourcement; il y a des trucs très bien, mais il y en a aussi des pervers et des dangereux.*», dit-elle. Quant à la clientèle des sectes, elle est moins typée qu'on le pense, dit-elle.

«*Avant, je ne pensais pas que c'était quelque chose qui pouvait m'arriver, affirme-t-elle. Mais je me suis rendu compte que n'importe qui peut être attrapé dans ce genre de groupe sectaire.*» Même des gens plus intellectuels ou frayant avec des idées scientifiques peuvent traverser des périodes de fragilité. «*Tout le monde est fragile à certaines époques, au moment d'un deuil, d'un divorce, d'une perte d'emploi ou lors d'une période de solitude.*»

«*Avant, je ne pensais pas que c'était quelque chose qui pouvait m'arriver, affirme-t-elle. Mais je me suis rendu compte que n'importe qui peut être attrapé dans ce genre de groupe sectaire.*» Même des gens plus intellectuels ou frayant avec des idées scientifiques peuvent traverser des périodes de fragilité. «*Tout le monde est fragile à certaines époques, au moment d'un deuil, d'un divorce, d'une perte d'emploi ou lors d'une période de solitude.*»

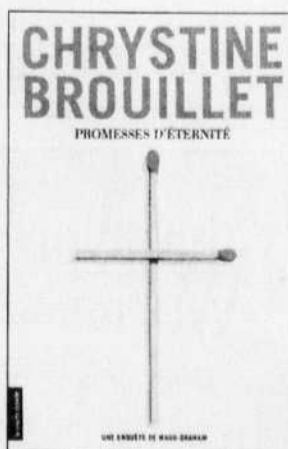
Combattre le feu par le feu

Dans la vie, Chrystine Brouillet dit être très angoissée. Elle calme ses terreurs en écrivant et affirme qu'elle serait «*insupportable*» si elle ne le faisait pas. Alors qu'elle a une peur bleue du feu, et qu'elle peut vérifier quatre fois si les ronds de la cuisinière sont bien éteints en quittant la cuisine, elle invente un pyromane, qui est aussi gourou et qui est au cœur de *Promesses d'éternité*.

«*C'est ce qui s'appelle combattre le feu par le feu!*», lance-t-elle en riant.

En fait, la secte peinte par Chrystine Brouillet fourmille d'individus plus inquiétants les uns que les autres: un gourou pyromane, un spéculateur sans scrupules, un tueur à gages. «*Il y a trois sortes de gourous.*», explique Chrystine Brouillet en entrevue: le leader épris de pouvoir, le capitaliste qui s'intéresse principalement à l'argent de ses recrues et le psychopathe. Il peut aussi y avoir un mélange de tout cela, dit-elle.

Chrystine Brouillet est angoissée, donc. Ces crimes que Maud Graham s'évertue à élucider,



LIVRES

EN APARTÉ

Les eaux de la Saint-Jean



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

*«Je mets mon temps et mon espace
À préparer le feu, la place
Pour les humains de l'horizon
Et les humains sont de ma race»
— Gilles Vigneault*

En 1702, dans son *Catéchisme du diocèse de Québec*, premier livre publié à l'intention des «Canadiens», M^{re} de Saint-Vallier signale que l'Église catholique au Nouveau Monde organise volontiers un grand feu de joie à la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Il s'agit là, dit-il, d'une cérémonie parfaite, «pourvu qu'on en bannisse les danses et les superstitions».

Au cœur de cette fête, danses et superstitions se succèdent en vérité les unes aux autres depuis la nuit des temps. Mais à compter du concile de Trente (1545-1563), l'Église tente de christianiser cette coutume en l'expurgant de ses côtés «diaboliques» et en leur substituant une représentation de la soumission en la personne de saint Jean, «l'Agneau de Dieu». Au Québec, comme on le sait, ce symbole du mouton fut enfin broyé sans demi-mesure lors des émeutes du 24 juin, en 1968 et en 1969.

Bien avant qu'ils ne s'embrasent en Amérique, les grands feux de la Saint-Jean existent

dans une bonne partie de l'Europe, explique Nadine Cretin dans une histoire du calendrier intitulée *Fête des fous Saint-Jean et Belles de mai*, aux Éditions du Seuil. Ce moment où le soleil a enfin raison de la nuit fait aussi l'objet de rites particuliers chez les autochtones d'Amérique, notamment chez les Mayas.

Jusqu'à la Révolution de 1789 — que la Nouvelle-France ne connaît qu'à travers le prisme déformant de curés et autres réactionnaires —, la Saint-Jean est «la Noël de l'été». Dans la France de l'Ancien Régime, ce jour est même chômé par le peuple.

Allumés dans la soirée du 23 juin, brûlant toute la nuit jusqu'au petit jour du 24 juin, les grands feux doivent garantir les «promenades des êtres surnaturels (fées, sorcières, revenants...)», comme de raison «de sortie cette nuit-là».

En Bretagne, «la veille de la Saint-Jean était une nuit véritablement sacrée: on pensait que l'«Anaon», peuple des âmes en peine, se réunissait et l'on disposait des pierres dans les cendres fumantes pour lui permettre de s'y réchauffer jusqu'au matin».

Dans certains coins de pays, on en profite pour jeter aux flammes des animaux mal aimés qui représentent les affres de la sorcellerie: crapauds, couleuvres, chats... Une cage de félins, suspendue tout en haut d'un bûcher, brûle ainsi à Paris lors d'une Saint-Jean au Moyen Âge.

Ces célébrations, laisse entendre Nadine Cretin, ont aussi une importante fonction de cohésion sociale, notamment chez les jeunes, à

qui l'on confie l'alimentation des flammes. Les bûchers, souvent de véritables tours de feu, sont constitués de fagots de bois demandés par les jeunes de porte en porte, ce qui crée une forme de communion populaire avec la force d'une nouvelle génération autant qu'avec le feu tout-puissant.

Les courants

Dans ses écrits, l'historien populaire Joseph-Edmond Roy (1858-1913) raconte qu'au XIX^e siècle, les mères canadiennes ne veulent pas que leurs enfants se baignent dans l'eau courante du fleuve ou des rivières avant le 24 juin. Elles ont trop peur, explique-t-il en 1892, «qu'un bain pris avant cette époque consacrée engendre des éruptions et des maladies cutanées». Par contre, les grandes lessives sont permises, voire encouragées, «soit dans l'eau courante, soit dans une cuvette remplie de ces grandes herbes odoriférantes qui portent le nom de l'apôtre du désert». Pareilles lessives du printemps produisent «les effets les plus salutaires». Bien sûr.

Les herbes de la Saint-Jean sont réputées à ce point bénéfiques, notamment pour les maladies de la peau, qu'on peut entendre dire d'une affaire sérieuse qu'elle a nécessité «toutes les herbes de la Saint-Jean». Les espèces constitutives de ces herbes miraculeuses varient. Elles sont souvent composées de floraisons hâtives autant que de simples plantes, du millepertuis jusqu'à la fougère. Le jour de la Saint-Jean, raconte encore Joseph-

Edmond Roy, beaucoup de baigneurs — très hardis étant donné leurs pauvres aptitudes à la nage — se risquent à l'eau. À la pointe de Lévy, en face de Québec, il ne manque pas d'audacieux qui, paraît-il, franchissent ce jour-là la distance jusqu'à Québec «à la nage et reviennent sans désemparer».

Cette dangereuse coutume vient en droite ligne de Normandie, soutient Roy, où les paysans attendaient de l'immersion au milieu des eaux, le jour de la Saint-Jean, des effets miraculeux. Et peu importe les risques courus alors puisqu'un dicton affirme qu'«on ne se noie pas un jour de la Saint-Jean». Vraiment?

Tant que l'air est à nous, tout semble parfait dans la nage. Puis soudain, lorsqu'on boit le bouillon, on se rend compte que la connaissance de toutes les langues n'est d'aucune utilité pour commander son salut. À s'époumoner en appelant des secours, on perd son souffle autant que ses mots. Le courant nous avale. C'est d'ailleurs une des forces des grands fleuves que de se nourrir de ceux qui leur résistent sans intelligence. Pourtant, de la rive, tout continue de paraître si calme...

Peut-être que les peuples eux-mêmes, lorsqu'ils sont incapables de nager en tenant compte des nouvelles forces sociales, se perdent dans de grands bouillons qui passent néanmoins inaperçus à la surface du long fleuve tranquille de l'histoire. Heureusement, les temps ne sont plus aux noyades chantées par quelques mauvais maîtres nageurs ultranationalistes.

jfnadeau@ledevoir.com

BROUILLET

SUITE DE LA PAGE F 1

elle les soupçonne chaque instant. «Je ne réponds pas à la porte si je n'attends personne», dit-elle. Et les personnages de ses romans n'ont pas de quoi rassurer. Après avoir vu, à la télévision, des gens se livrer à un jeu sadique qui les faisait lancer des poules éteées sur une marelle, elle invente des hommes qui s'amusent à prendre des paris sur des combats entre humains, qui causent la mort de l'un des combattants. Ces combats de gladiateurs de l'Antiquité, elle ne croit pas qu'ils existent aujourd'hui, du moins pas au Québec, même si elle assure qu'«il y aurait une clientèle pour ça!»

Tout inquiète soit-elle, Chrystine Brouillet est aussi une bonne vivante, qui adore la cuisine et le jardinage. Alors qu'elle planche déjà sur un autre épisode des aventures de Maud Graham, elle projette aussi d'écrire un livre de recettes. Ces deux personnalités ne pourraient pas vivre l'une sans l'autre. Elles cohabitent donc pacifiquement. Avec l'écriture comme médiateur...

Le Devoir

PROMESSES D'ÉTERNITÉ

Chrystine Brouillet
La Courte Échelle
Montréal, 2009, 392 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Tout inquiète soit-elle, Chrystine Brouillet est aussi une bonne vivante, qui adore la cuisine et le jardinage.

ISSENHUTH

La nature occupe une large part de ses pensées et de son temps

SUITE DE LA PAGE F 1

«ruminations à part», le sien en propre, le monde de la recherche des mots et du développement de la pensée. C'est aussi celui du jardinier passionné et de l'amateur de cabanes.

La stimulation du vert

Car la nature, on l'a dit, oc-

cupe une large part de ses pensées et de son temps. «Dans une vie occupée principalement par des travaux dans la nature (jardinage, approvisionnement en bois de chauffage et en fumier, élevage, construction et entretien des bâtiments, etc.), j'aurai pour alliée l'idée qu'on ne peut, sans artifice, considérer

quoi que ce soit isolément, et que tout est rapports et accompagnements mutuels.»

Henry David Thoreau, dans son *Journal*, s'interroge quelque part sur la souplesse de l'un de ses amis, qui est aussi l'un de ses plus éminents contemporains. «Je doute qu'Emerson pousse jamais une brouette dans la rue. Ce ne serait pas dans son personnage. On devrait être un personnage universel.» Cette phrase que Jean-Pierre Issenhuth place en ouverture de son *Carnet* fait presque figure de programme de vie. Son personnage à lui, s'il est plus modeste, s'il a ses limites

dont il demeure conscient, est néanmoins capable de faire le grand écart.

Pousser le crayon, pousser la brouette, tourner les pages d'un livre ou retourner un tas de compost, la vie de l'esprit et «la stimulation du vert». C'est là peut-être qu'est son véritable enthousiasme, et sa pensée la plus contagieuse.

Collaborateur du Devoir

LE CINQUIÈME MONDE

Jean-Pierre Issenhuth
Fides
Montréal, 2009, 270 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'oiseau des plages

MICHEL LAPIERRE

À l'intérieur de la chambre maternelle dont le père interdisait l'accès, Elisabeth se faufilait pour voir *Le Tombeau des rois*, ce recueil de poèmes d'Anne Hébert dans lequel «frémit» un oiseau aux «prunelles crevées». Les vagues la harcèlent depuis qu'aux îles de la Madeleine sa mère «a sauté» dans les flots pour toujours. «Il y a longtemps que je me bats avec ce qui veut mourir en moi», se dit-elle en s'imaginant vider, puis remplir l'océan.

C'est à cet acte poétique sublime et insensé que se livre la narratrice, dont le diminutif, Elie, coïncide avec le nom du prophète qui a fait arrêter la pluie pendant trois ans pour la rétablir après de plus belle. Dans le court roman *L'Immense Abandon des plages*, le premier livre de Mylène Durand, née en 1982, Elisabeth évoque «un vide affolant» qui, à marée basse, désorienté les oiseaux, et elle s'émeut ensuite du retour fortuit d'une étendue d'eau «pleine, entière, démesurée».

C'est bien là le rythme étrange du deuil de la mère, cette suicidée à qui sa fille, établie aujourd'hui à Montréal, reproche de ne pas avoir, comme elle, quitté la terre natale des îles de la Madeleine. Paradoxalement, la narratrice, de son côté, se sent coupable d'être une traîtresse qui a déserté l'archipel.

En accusant sa mère, qui a rompu avec toute vie, elle tend à se disculper de son infidélité à la petite patrie. Elle voit la mort comme la principale responsable de son déracinement: «Tu

nous as maudits avec toi, maintenant je suis condamnée! Je suis un oiseau auquel on a arraché toutes les plumes.»

Qu'elle songe aux membres de sa famille ou encore à son amoureux, Elisabeth reste obsédée par l'océan meurtrier qui semble l'engloutir autant qu'il a englouti le corps, jamais retrouvé, de sa mère. Il est fascinant de la voir comparer, une seule fois et avec discrétion, l'invisible tombeau maternel à la «cage d'oiseau» si familière à Saint-Denis Garneau.

Pour Elisabeth, qui a quitté les îles de la Madeleine où plane le fantôme d'une mère vengeresse, il semble qu'en s'exilant de leur région natale de nombreux Québécois concrétisent et multiplient l'oiseau mystérieux qui, comme l'écrit Garneau, «aura mon âme au bec» et qui, chez Anne Hébert, devient le «faucon aveugle» confondu avec le cœur tourmenté.

Mais qui est ce drôle d'oiseau? Est-il personnel ou collectif, national ou universel? En tout cas, ça fait depuis très exactement 72 ans qu'il nous nargue. Mylène Durand, jeune romancière québécoise, a le mérite d'en avoir de nouveau signalé la présence. Ce qui, malgré un style non encore maîtrisé, commence bien une carrière littéraire.

Collaborateur du Devoir

L'IMMENSE ABANDON DES PLAGES

Mylène Durand
Éditions de la Pleine lune
Montréal, 2009, 108 pages

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LE DERNIER JASMIN

Le rire de Jésus

Voilà donc Jasmin l'impétueux, le mécréant, qui, tout à coup, dans un style apaisé, presque serein, raconte un Jésus doucement rieur, débordant d'humanité ordinaire, et dont le parcours ébranle les dures les plus réfractaires à sa «folie».

Louis Cornélius, *Le Devoir*

MARCEL BROQUET
La nouvelle édition

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

DOMINIQUE ROBERT
Leçons d'extérieur

DOMINIQUE ROBERT
LEÇONS D'EXTÉRIEUR
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Quelles règles le poète doit-il briser pour réenchanter le monde?

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

LITTÉRATURE

S.O.S. détresse

Ça commence par une comptine: «Coccinelle, coccinelle, / Rentre vite chez toi; / Ta maison est en feu, / Tes enfants sont partis.» Une comptine que l'héroïne juge stupide mais qu'elle ne peut s'empêcher d'avoir en tête.

Tout est là, dès le début, dans *Ta maison est en feu*. La peur, l'inquiétude quasi maladive de cette mère qu'il arrive quelque chose à l'un de ses quatre enfants. La peur de ne pas être à la hauteur, l'impression d'être une mauvaise mère. Et, par-dessus tout, le déchirement intérieur.

Du Margaret Laurence tout craché, quoi! Ironie, autodérision. Non-dits, contradictions. Lutte ininterrompue, débat continu entre soi et soi. Entre la personne qu'on rêve d'être et celle qu'on est vraiment. Celle qu'on aurait voulu devenir et celle qu'on est devenue. Désillusion par rapport à soi-même, mais par rapport aux autres aussi, à la vie.

Et puis colère, rage intérieure. Le trop-plein menace à tout bout de champ d'exploser. L'ailleurs appelle, l'ailleurs excite les sens. Désir de s'évader, désir d'aventure, désir sexuel exacerbé.

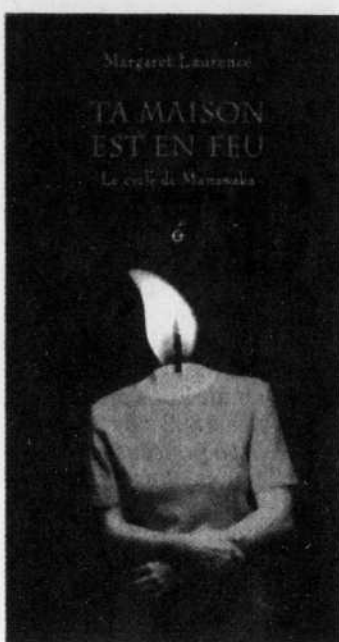
Un cynisme continu, pour

masquer le désespoir profond, la détresse inavouable: Margaret Laurence, auteure phare du Canada morte il y a 22 ans et qu'on redécouvre depuis peu ici grâce à la réédition en français de ses romans, était un as là-dedans.

Déjà, dans *L'Ange de pierre*, où elle mettait en scène une dame de 90 ans, acariâtre, grincheuse à l'excès, c'est la blessure intérieure de la vieille qui ressortait. Et sa grande solitude, son angoisse devant la mort, alors que défilait sous ses yeux sa vie gâchée. Il y avait cette petite voix intérieure, cassante, cassée. Cette façon de se dire à soi-même: je sais que je suis terrible, je ne suis pas endurable, mais je ne sais pas comment agir autrement.

Dans *Une divine plaisanterie*, ensuite, il y avait cette femme, célibataire à 34 ans, vampirisée par sa ma-

man. Rachel. Rachel Cameron. Avidée de liberté, de sexe, mais pleine de rêves inassouvis. Meurtre jusqu'à l'os. C'est sa sœur, Stacey, qu'on retrouve dans *Ma maison est en feu*. Troisième portrait de femme. Troisième roman du cycle de Manawaka, où l'auteure, née en 1926 à Neepawa au Manitoba, transpose certains éléments de sa vie dans une petite ville imaginaire inspirée de celle où elle a grandi.



Tandis que Rachel est demeurée à Manawaka, où elle enseigne, Stacey, elle, vit dans la région de Vancouver. Pour-tant: «J'ai toujours l'impression que les gens vont se dire qu'il est évident que je viens d'une petite ville», se dit-elle.

Complexée, mal dans sa peau, elle s'occupe à temps plein de la maison, de ses quatre enfants turbulents. Son mari, taciturne à l'extrême, refermé sur lui-même, est très pris par son job de vendeur d'encyclopédies puis de vitamines. Stacey en a plein les bras, plein le dos. Et carburé au gin-tonic.

«Que reste-t-il de moi? Où me suis-je perdue?», se demande Stacey. Qui n'a pas encore 40 ans. Qui se trouve laide et grosse. Qui envie son amie sans enfant mince comme un fil, toujours bien vêtue — mais suicidaire. Stacey qui, encore une fois, le soir venant, attend son mari. Son mari qui, encore une fois, va rentrer tard, exténué.

A quoi elle pense, vous croyez, en attendant son homme dans les vapeurs de l'alcool? «Je pense à tous les hommes avec qui je ne ferai jamais l'amour et je le regrette comme si ma propre mort approchait.»

Il y a des jours où le vase déborde. Des jours où elle n'en peut plus, ne se contient plus. Quand ses deux gars n'en finissent plus de se bagarrer, par exemple. Et qu'elle les prend par les épaules, les jette par terre de toutes ses forces.

L'affolement. L'affolement devant ce qu'elle vient de faire: «Et si un jour j'en frappe un

trop fort, sans le vouloir? Est-ce que je suis un monstre? Ils me nourrissent et en même temps ils me dévorent. Dieu, comment puis-je arranger les choses comme s'il ne s'était rien passé? Pas de réponse.»

Toujours d'actualité

Femme au bord de la crise de nerfs. Qui se remet constamment en question. C'est la toile de fond du roman. Un roman paru il y a 40 ans, mais qui n'a pas pris une ride.

Oh, le contexte, comme tel, est bien sûr un peu daté. Et la condition féminine a fait du chemin depuis. Mais les enjeux profonds du récit, les questions posées, demeurent toujours d'actualité.

Surtout: le ton, le style, le souffle de *Ta maison est en feu* sont d'une formidable modernité. La voix décalée de l'héroïne est tellement forte, puissante. Le dialogue qu'elle entretient avec elle-même et parfois avec Dieu (qu'elle engueule comme du poisson pourri) donne une ampleur extraordinaire au roman.

Et puis, on se demande constamment: que va-t-elle faire, maintenant, Stacey? Va-t-elle aller jusqu'au bout? Au bout de ses désirs? De sa colère? De son désespoir? On est aux aguets.

Comme l'indique dans la préface de l'ouvrage l'écrivaine québécoise Lise Tremblay — dont les romans ont d'ailleurs une certaine parenté de thèmes (solitude, détresse, non-dits...) et de ton (ironie) avec ceux de l'auteure canadienne: «Ta maison est en feu nous captive, et c'est ça le miracle de Margaret Laurence: avoir fait de la vie de Stacey un thriller qu'on a du mal à quitter. Un thriller digne des plus grands romans policiers parce que son sens de la vie qu'elle transpose dans ses romans est si fort qu'il n'y a plus de distance entre Stacey et nous. Nous sommes Stacey.»

A surveiller: la parution, en octobre prochain, d'un recueil de nouvelles de Margaret Laurence: *Un oiseau dans la maison*. Et, à venir, probablement en 2010, la correspondance de l'écrivaine, notamment avec Gabrielle Roy.

TA MAISON EST EN FEU

Margaret Laurence
Traduit par Florence Lévy-Paoloni
Alto/Nota Bene
Québec, 2009, 440 pages



Boris Vian à son bureau de travail devant un tableau qui le représente avec sa trompette

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La vie courte et bien remplie de Bison Ravi

Lundi prochain, de nombreux pataphysiciens auront une petite pensée pour un de leurs maîtres à penser, Boris Vian, qui nous a quittés il y a 50 ans.

On ne compte plus les rééditions de ses œuvres et les ouvrages consacrés à sa courte vie très remplie et à ses multiples talents artistiques. Gallimard en ajoute un autre en publiant, dans sa collection «Découvertes», une généreuse plaquette relatant la vie et l'œuvre de Vian, intitulée *Si j'étais poète*. Marc Lapprand et François Roulmann, deux spécialistes de l'auteur de *L'Écume des jours*, qui travaillent actuellement à l'édition de son œuvre romanesque dans la Bibliothèque

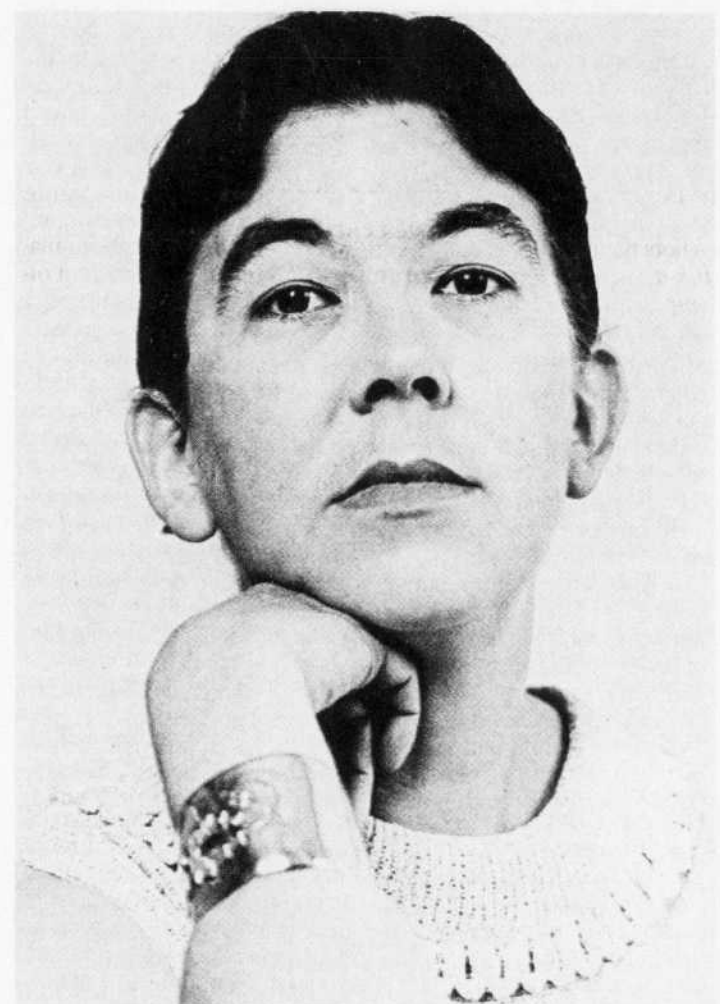
de la Pléiade, tracent un portrait coloré de Vian, à l'image de cet «inarrêtable» créateur à la santé fragile.

Les fervents admirateurs n'apprendront sans doute pas grand-chose de neuf, mais ils apprécieront les affiches, les photos personnelles et les manuscrits qui sont reproduits dans ce petit livre de poche, parfait pour s'initier aux mystères du traducteur (et créateur) de Vernon Sullivan...

Le Devoir

SI J'ÉTAIS POHÉTÉ

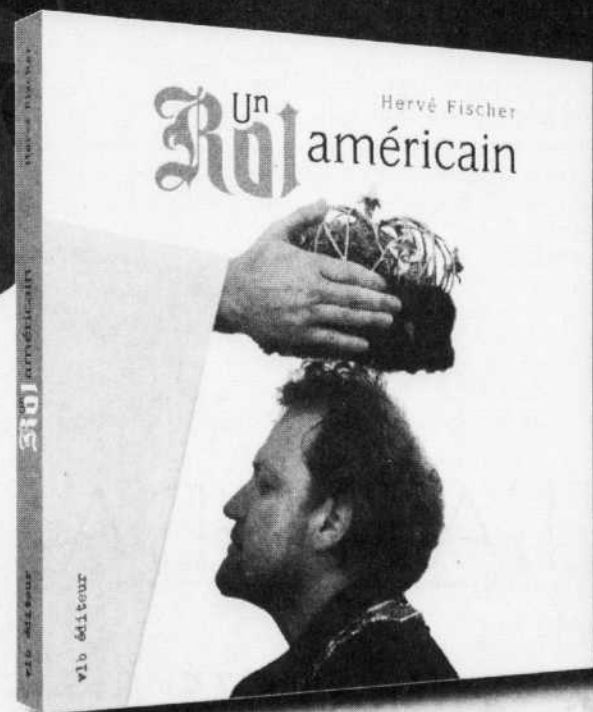
Marc Lapprand
et François Roulmann
Gallimard, coll. «Découvertes»
Paris, 2009, 127 pages



Margaret Laurence (1926-1987)

SOURCE ALTO

Hervé Fischer



Une expérience d'art extrême
à la frontière du réel
et de l'imaginaire

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 9 au 15 juin 2009

ROMAN

1	MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud)
2	SI JE RESTE Gayle Forman (Oh Éditions)
3	LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)
4	CHÈRE LAURETTE T. 4 Michel David (Hurtubise HMH)
5	PROMESSES D'ÉTERNITÉ Christine Brouillet (Courte Échelle)
6	JE REVIENS TE CHERCHER Guillaume Musso (Pocket)
7	QUAND LE DANGER RÔDE Charlaine Harris (Flammarion Québec)
8	LEXI SMART A LA MÉMOIRE QUI FLANCHE Sophie Kinsella (Belfond)
9	JE T'AI DONNÉ MON CŒUR Mary Higgins Clark (Albin Michel)
10	L'INFILTRÉ John Grisham (Robert Laffont)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	GUY LALIBERTÉ: LA VIE FABULEUSE... Ian Halperin (Transit Medias)
2	PAPILLES ET MOLÉCULES François Chartier (La Presse)
3	LA SURVIVANTE Marie-Paule Michnis (JCL)
4	LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
5	CE QU'IL FAUT SAVOIR AVANT DE... John Izzo (Un monde différent)
6	LES RÊVES DE MON PÈRE Barack Obama (Points)
7	HORMONES AU FÉMININ Sylvie Demers (de l'Homme)
8	COUP DE POUCE: BARBECUE ET... Coup de pouce (Transcontinental)
9	DIXEL 2010 Collectif (Robert)
10	LA BIBLE DU BARBECUE Steven Raichlen (de l'Homme)

JEUNESSE

1	LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 6 India Desjardins (Intouchables)
2	LES FÉES DISNEY T. 1: CLOCHETTE A DES... Collectif (Presses Aventure)
3	LUNA T. 1: LA CITÉ MAUDITE Élodie Tirel (Michel Quintin)
4	FASCINATION T. 4: RÉVÉLATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
5	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
6	TÉA STILTON T. 6: NEW YORK, NEW YORK! Téa Stilton (Albin Michel)
7	ELIAS SPARTE T. 1: L'ORACLE DES... Agnès Rulz (Boomerang)
8	QUÊTE D'AUTOMNE T. 1 Terie Garrison (ADA)
9	SIOMRAH T. 1: LES HÉRITIÈRES Line Bordeleau (Québec Amérique)
10	AMOUR, TRAPÈZE ET JONGLERIE Emilie Rivard (Boomerang)

ANGLOPHONE

1	ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2	LOVE THE ONE YOU'RE WITH Emily Giffin (Griffin)
3	ROBERT LUDLUM'S THE BOURNE... Eric Van Lustbader (Warner Books)
4	CHOSEN V. 3 P.C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
5	MY SISTER'S KEEPER: MOVIE TIE-IN Jodi Picoult (Pocket)
6	CHASING HARRY WINSTON Lauren Weisberger (Downtown Press)
7	VISION IN WHITE Nora Roberts (Berkley)
8	THE LAST ORACLE James Rollins (Harper Collins)
9	ONE FIFTH AVENUE Candace Bushnell (Hyperion)
10	SAIL James Patterson (Vision)

Maison de la littérature



Madame Dominique Garon
Responsable
Maison de la littérature



Monsieur Gilles Pellerin
Directeur artistique
Festival L'Année littéraire



Madame Christiane Vadnais
Chargée de programme
Première ovation en arts littéraires

Ces trois passionnés se joignent à l'équipe de L'Institut Canadien de Québec pour la réalisation de la Maison de la littérature et de ses nombreux projets.

Pour en savoir plus : www.maisondelalitterature.qc.ca

L'Institut Canadien
de Québec

LA PASSION DES IDÉES www.institutcanadien.qc.ca

CONCOURS

nouvel
AUTEUR

ARCHAMBAULT recherche
de nouveaux talents littéraires

VOYEZ VOTRE MANUSCRIT PUBLIÉ ou votez en ligne pour votre auteur préféré!

DÉTAILS SUR WWW.COTEBLOGUE.CA, LE BLOGUE D'ARCHAMBAULT Côté B

LITTÉRATURE

Entrevue avec Alain Mabanckou

Comprendre l'humain plutôt que sa race

Il pose sur la communauté noire de Paris un regard à la fois moqueur et réfléchi. Il se défend d'être un écrivain de la négritude mais se passionne pour l'histoire de l'Afrique. Il enseigne la littérature francophone à Los Angeles et signait récemment le manifeste pour une littérature-monde. Alain Mabanckou était à Montréal cette semaine pour parler de son œuvre.

CAROLINE MONTPETIT

Dans un mélange rare, il cultive à la fois la critique politique et l'autodérision, amenant le lecteur à rire et à réfléchir à la fois, pour son plus grand bonheur. Le romancier d'origine congolaise Alain Mabanckou était à Montréal cette semaine pour faire la promotion de son dernier livre, *Black Bazar*, un roman dont il a situé l'action à Paris, dans les quartiers de Château-Rouge et de Château-d'Eau. Il y traite des mille et une façons d'être un immigré français.

Si *Black Bazar* se déroule dans le quartier africain de Paris, la communauté qu'on y rencontre n'est pas homogène. Car Mabanckou lève ici le voile sur ce qui divise autant que sur ce qui réunit la communauté noire de ces quartiers de Paris. On y rencontre par exemple un Martiniquais, noir lui-même, qui déteste les Noirs, un Ivoirien qui réclame une indemnisation pour la colonisation française en Afrique, on y entend des propos commentant la couleur de la peau, de la plus foncée à la plus claire, toujours à l'avantage de la plus claire. Ces réalités de l'immigration en France, Mabanckou les distingue d'autant plus qu'il vit depuis plusieurs

années aux États-Unis, où il enseigne la littérature francophone après avoir passé une quinzaine d'années en France, précisément dans ces quartiers qu'il décrit.

Alors qu'aux États-Unis les Noirs vivent en gros comme un groupe qui partage la même histoire, celle de l'esclavage, puis de la lutte contre l'esclavage, les Noirs vivant en France ont des histoires différentes, sont venus tantôt pour faire des études, tantôt pour des raisons économiques, tantôt pour des raisons politiques.

«J'ai vécu en France et aux États-Unis, ce qui me permet de faire la part des choses. Je comprends qu'il y a peut-être un malaise dans la communauté dite noire en France, un malaise lié au fait que les Noirs qui vivent en France n'ont pas la même histoire, pas les mêmes revendications. Les Noirs aux États-Unis ont la même histoire, ils sont arrivés par l'esclavage, ils ont fait des luttes pour s'en sortir. De grandes personnes parmi eux sont mortes pour la cause, Malcolm X ou Martin Luther King, mais aussi des Blancs, comme Kennedy. Il n'y a pas, comme en France, des miettes d'une communauté dont certains sont venus pour faire des études, d'autres en demandant l'asile politique, d'autres par un réseau économique. Tout cela ne peut pas constituer une communauté. Nous sommes dans une situation où les Noirs de la France vivent dans une espèce de jungle, où chacun cherche à vivre à sa manière. Il n'y a pas de causes communes et il n'y a pas d'aspirations communes», dit-il. C'est, croit-il, l'une des raisons pour lesquelles les politiques d'immigration en France échouent les unes après les autres.

Racisme entre Noirs

Quant au racisme entre Noirs, ou encore



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Le romancier d'origine congolaise Alain Mabanckou

entre Africains en général, il prend ses racines avant la colonisation de l'Afrique par l'Europe, ajoute-t-il.

«Quand on parle des immigrés en France, cela devient vite compliqué. Entre les Arabes et les Noirs il y a un problème, parce que les Arabes ont fait de l'esclavage avec les Noirs, même si on n'en parle jamais, même avant la colonisation. Cela explique pourquoi les Noirs vivent dans des condi-

tions déplorables en Tunisie, en Algérie ou en Égypte», lance-t-il, lui qui met en scène l'Arabe du coin dans *Black Bazar*.

Autre sujet de discord entre membres de la communauté noire: l'éternel débat sur la couleur de la peau. Dans son roman, par exemple, on retrouve Roger le Franco-Ivoirien, qui se croit supérieur aux autres parce qu'il est métis, et donc plus digne d'être un écrivain que Fessologue, le personnage principal du livre.

«C'est un discours qui existe, même si on ne le trouve pas souvent transcrit dans les livres. Quand on le sort, ça fait grincer des dents. Mais c'est ce qui se dit à la nuit tombée, quand les caméras sont loin. Il y a ce malaise à l'intérieur d'une communauté qui a la même couleur, une espèce de guerre à l'intérieur des murs entre ceux qui ont la peau plus foncée et la peau plus claire», raconte-t-il. «Le Noir sait ce que lui a appris le Blanc», dit-il, citant Frantz Fanon, l'un des pères du mouvement de la décolonisation.

Alain Mabanckou se défend pourtant bien d'être un écrivain de la négritude, lui dont l'essai *Lettre à Jimmy*, qui s'intéresse à l'écrivain James Baldwin, vient d'être réédité dans la collection «Points» du Seuil. «On peut dire que l'écrivain noir qui reste enfermé dans la question raciale se trompe de création. [...] Il faut, plutôt que de se lancer dans la question de la race, chercher à comprendre le cœur de l'humain, le comportement de l'humain», résume-t-il.

Le Devoir

BLACK BAZAR

Alain Mabanckou
Le Seuil
Paris, 2009, 250 pages

LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE

Les rêves et les frissons des hommes

Dans cette *Anthologie de récits vénézuéliens contemporains*, l'évocation de la nature mythique proche des origines s'efface au profit d'une parole urbaine davantage préoccupée du quotidien et pénétrée par le doute et l'angoisse.

SUZANNE GIGUÈRE

Précédés d'un prologue de Catalina Gaspar qui présente chaque récit et suivis de notes bibliographiques, ces textes nous offrent une polyphonie d'une singulière richesse de thèmes et de tons, représentative de la littérature actuelle de ce pays qui a une place à part dans l'histoire et la légende du continent sud-américain.

De prime abord, c'est la grande diversité des univers présentés qui retient l'attention. Les récits mettent en scène Léonard de Vinci et George Bush père, des indigents et un prince, une femme qui pleure et un

prêcher, un androïde et un guerrier ainsi que de nombreux artistes: un écrivain qui veut écrire la plus belle histoire du monde, un peintre qui peint la dernière Cène, un scénariste qui peine sur son scénario et un écrivain qui cherche son manuscrit perdu.

À la fois introspectifs, sensibles et analytiques, les récits sont tramés d'expériences sociales (violence corrosive qui désarticule le corps social, exclusion, exil), politiques, culturelles ou existentielles. Ils traitent de la fragilité des liens affectifs, de l'amour, d'amitiés passionnées, d'abandon, du manque, de la solitude, du pou-

voir, de la mort. Ils fouillent la mémoire individuelle et collective, empruntent à la mythologie et à l'Histoire. Les récits s'apparentent parfois à un conte ou à une fable, louvoient entre le réalisme et le fantastique, versent parfois dans la science-fiction.

Certains auteurs conduisent leur récit par des chemins étranges, ceux de l'hybridation de l'essai et du climat fantastique (*La Nuit d'Iman*). D'autres s'emparent de l'étrange, du poétique, du ludique, de l'irrévérence, de la parodie. Bref, ils utilisent un grand éventail de procédés narratifs pour «faire passer sur la page les rêves et les frissons des hommes» (*La plus belle histoire du monde*), les recoins oubliés de l'enfance (*Branche de citronnier en fleurs*), leurs élans, leurs colères, leur nostalgie, leur ferveur.

L'*Anthologie de récits vénézuéliens contemporains* — qui in-

clut six voix féminines — nous invite à découvrir l'intense capacité imaginative de 26 auteurs de la modernité vénézuélienne à travers des récits souvent suggestifs et vertigineux. Les traducteurs semblent entretenir une relation fusionnelle avec toutes ces voix, à un point tel qu'on a l'impression d'entendre ici et là la petite musique du castillan vénézuélien ou de l'argot des favelas.

Collaboratrice du Devoir

ANTHOLOGIE DE RÉCITS VÉNÉZUELIENS CONTEMPORAINS

Sous la direction de Gaétan Lévesque
Traduits de l'espagnol par Hélène Rioux, André Charland, Sylvie Gajelic
XYZ éditeur
Montréal, 2009, 240 pages

de l'Amérique des années 1960, qui allait essayer sur la planète tout entière dans ses rutilances comme dans ses veuleries les plus ordinaires... Du grand Lawrence Block: fin, drôle à souhait, intelligent.

D'autres vous en révéleraient peut-être l'intrigue, mais l'on préfère ici vous laisser le plaisir de vous faire bercer vous-mêmes!

Le Devoir

MENSONGES EN TOUT GENRE

Lawrence Block
Seuil Policiers
Paris, 2008, 360 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Gide, l'insaisissable

Gilles Archambault

Point n'est besoin d'être gïdien dans l'âme pour s'intéresser à un écrivain qui sa vie durant n'a cessé d'écrire. Comme le rappelle Pierre Masson dans la préface qu'il donne à l'édition en deux volumes de ses *Romans et récits* dans la Bibliothèque de la Pléiade: «André Gide est un auteur impossible: rêvant dès 25 ans à ses œuvres complètes, il se souciait très tôt de leur classement générique.»

Il en avait le loisir, évidemment. Dispensé de l'obligation de trouver un travail quotidien grâce à une fortune familiale, il ne se consacra pas moins à édifier ce qui apparaîtra très tôt comme une œuvre. Tout lui sert. A-t-il la faiblesse de se laisser entraîner dans un mariage de convenance qu'il transforme son expérience en matière romanesque.

Affligé de problèmes d'ordre sexuel fort limitatifs, il n'en devient pas moins le chantre d'une sexualité sans freins, sorte de Walt Whitman qui aurait troqué sa forêt pour les souks de l'Afrique du Nord. Pour brouiller le tout, il réussit dans *La Porte étroite* et dans *Isabelle* à nous convaincre de son austérité puritaine. À peine s'est-on laissé prendre par cette fascination religieuse qu'il s'amuse dans *Les Caves du Vatican* à tourner en dérision, mais habilement et avec droïerie, une institution. Pis encore, dans *Les Faux-Monnayeurs*, il se fait l'apologue du crime gratuit. Intitulée «sotie», l'histoire que propose Gide est fertile en rebondissements, intelligente, prime-sautière. Sans croire un seul instant à l'intrigue, on est retenu par la vivacité du récit.

À qui pourrait douter de l'étendue de l'activité littéraire de Gide, cette édition serait une réponse indubitable. L'auteur de *L'Immoraliste* est à la fois un homme de lettres ne dédaignant pas les formulations volontairement ar-

chaïques, prenant la pose dès que l'occasion se présente, mais pourtant très moderne.

Bourgeois dans l'âme, très près de ses sous, il s'enlame pour le communisme, s'attaque au colonialisme. Dès qu'une visite à Moscou lui ouvre les yeux sur les lendemains d'une révolution, il dénonce ce qu'il venait d'admirer. Prônant l'engagement de l'écrivain, moins aveuglé en ceci que ne le sera Sartre, il a pourtant la sagesse de passer une bonne partie de la deuxième guerre en sécurité en Afrique du Nord, où il rencontre de Gaulle.

L'avantage d'une édition comme celle qui nous est proposée est surtout de nous permettre de naviguer dans une œuvre riche, diverse. S'il est évident que les œuvres lyriques et dramatiques que l'on trouve en ajout à l'œuvre romanesque ne présentent pas le même intérêt et paraissent souvent figées et nettement désuètes, elles n'en indiquent pas moins les méandres d'un parcours obstiné vers le parachèvement d'un projet.

Gide était probablement trop conscient pour être un romancier de haut vol. Écrivain, il l'était sans l'ombre d'un doute. Prosaïste hors pair, à condition d'oublier certaines afféteries, ou au contraire d'en faire son miel, il savait aussi traiter de littérature, la sienne pour commencer. Tout au long des 3000 pages de cette édition, combien de notes éclairantes sur son projet littéraire, combien d'astuces, de justifications aussi discutables que prenantes. À l'heure d'aujourd'hui où la littérature est de plus en plus souvent sommée de se justifier, un beau monument à sa nécessité première.

ROMANS ET RÉCITS

ŒUVRES LYRIQUES ET DRAMATIQUES

André Gide
Tomes I et II
Bibliothèque de la Pléiade
Paris, 2009, 1519 et 1424 pages

POLAR

Arroseurs arrosés

MICHEL BÉLAIR

Lawrence Block est un vieux routier du polar américain, adulé par les Français, comme peuvent l'être Donald Westlake ou Michael Connelly. Presque tous ses livres sont rapidement traduits dans la langue de Molière et de Jacques Demers depuis presque un demi-siècle... sauf de rares exceptions comme ces deux nouvelles datant des années 1960 que l'on n'avait toujours pas pu lire en français.

Étrange oubli d'ailleurs, s'expliquant probablement par des querelles de droits. Parce que pour ce qui est de ces deux histoires savoureuses, il s'agit bien

de Lawrence Block pur sucre, aucun doute là-dessus. Ces deux petites pièces d'orfèvrerie abordent en fait d'une façon tout aussi irrésistible que surprenante le célèbre thème de l'arroseur arrosé. Avec l'humour que l'on connaît à l'auteur, on devine tout de suite que c'est du gâteau...

Pourtant, on ne retrouvera ici aucun des deux principaux héros de Block, ni le libraire cambrioleur Bernie Rhodenbarr ni le détective ex-alcoololo Matt Scudder. Bien au contraire, les deux nouvelles presque surgies d'une vieille valise sanglée de cuir retrouvée dans un grenier poussiéreux, *Terrain de mésentente* et *La Valise et la Fille*, met-

tent en vedette des petits escrocs travaillant sur un gros coup; pas question de vous dire jusqu'à quel point ils réussissent. Autre donnée majeure, toutefois, capitale même: la présence, chaque fois, dans le décor, d'une femme fatale. Personnages en maille, chaque fois aussi, avec l'intrigue, ces deux femmes en viendront à prendre une place considérable dans le développement et la conclusion de l'histoire.

On rencontrera ici une galerie impressionnante de vrais personnages, petits truands jouant les grands seigneurs, avec leurs tics, leur langue et leurs habitudes qui dévoilent, toutes à leur façon, des grands

"Le nouveau roman de Lise Lacasse offre une ode à la vie suprenante. Un livre qui régénère..." ****



LES BATTANTS

de Lise Lacasse

Commandez-le en ligne, dès à présent, sur le
www.editionsdumarais.ca

Éditions du Marais
MONTREAL

Le roman de l'été 2009

LE DERNIER NÉ DE FRANCINE ALLARD

J'ai tué Freud et il m'en veut encore

Avec ce roman parfaitement maîtrisé où la réalité vient bousculer un peu la fiction, Francine Allard nous démontre que «les romanciers sont de parfaits menteurs». Elle égratigne avec intelligence et humour l'orgueil, les prétentions et les espoirs de l'écrivain en herbe autant que du romancier consacré.

Christian Desmeules, *Le Devoir*www.marcelbroquet.comMARCEL BROQUET
La nouvelle édition

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pour saisir l'ombre

Tout ce qui est louche éveille le soupçon. En écriture, le louche manque de clarté; en art, de transparence. On le dit des yeux aux directions contraires. Voici trois romans sur un monde louche, dont il est impossible d'effacer l'ombre.

GUYLAINE MASSOUTRE

Vous seriez curieux de jeunes signatures? Vous voudriez ensemble tradition et innovation, sentir que le temps réveille les jours. Psychologue clinicienne et photographe, Emilie Hermant, dans *Réveiller l'aurore*, signe un tel premier roman. Ce n'est pas son premier livre, et l'écriture y est attachante, ayant une forme et une idée. Aisée à suivre, sa fiction, retenue par le réel, atteste une connaissance revue de l'intérieur, en une strate assumée du je.

Une jeune femme apprend qu'elle est malade. Elle revoit alors sa famille recomposée, ceux qui ont proposé à l'enfant une manière de grandir et de se révéler, dans le rêve et les sentiments, la culture et la fête, comme les chagrins naissants. Un portrait de père, pivot de la maison, y est tracé sans lourdeur. Dans la bohème de l'enfance, on sent percer un monde

connu qui porte en soi l'origine du monde.

Antoine, Alice, née en 1973; le père et la fille. L'aurore et la nuit. Aulne, le lieu-dit de l'adolescence. S'il y a plusieurs grosses ficelles, la vie normale bascule dans l'urgence: la maladie retourne la narration comme un gant. La peur, la colère et l'angoisse confrontent cette femme qui a besoin de donner les clés de l'existence à sa fille. Un peu maladroitement, elle lui en fait le legs écrit. L'artifice sert une hypothèse, un essai. Tout n'est pas abouti.

Alcools et fumées

Dans *Les Hémisphères de Magdebourg*, Bertrand de La Peine, enseignant à Mayotte, territoire français d'outremer situé entre Zanzibar et Madagascar, campe toute une atmosphère. Le titre vient d'une expérience scientifique sur les mesures de la pression atmosphérique, menée en 1657 par Otto Von Guericke à Magdebourg. Ce savant allemand



Psychologue clinicienne et photographe, Emilie Hermant signe avec *Réveiller l'aurore* un premier roman.

avait horreur du vide dans la nature.

La correspondance s'arrête là. Trop sérieux, s'abstenir. Le livre est rempli de farces, at-trapes et trouvailles; à la manière d'un Eric Chevillard, il fonce dans le vide. Littérature bazar, couleurs et chiffons, en voilà un tas. Bric-à-brac et dérapages du langage, traits brouillés, omelette littéraire, gin pétillant et glacé, jazz improvisé, tout se mélange. Pas

de doute, c'est impétueux, léger, frais, rigolo.

Centaure-Wattelet, un marchand d'art louche, et Bliné, une fille naïve, sont les créatures sorties de ce grenier à bédé, à mimiques et à ricochets. Si l'écriture coq-à-l'âne vous fait sourire, si l'absurde rejoint chez vous un goût de la cacophonie, cet esprit cacochyme sans peine vous fera passer un bon moment. Comment Bliné, cherchant son

père assassiné, trouvera Centaure sur son chemin, voyez vous-même, la recherche commence entre les lignes. À même le chaos langagier se dessine une enquête à travers les vides entre les êtres, surtout ceux qui pensaient bien se connaître. Louche est ressourçant.

Cirque chinois

Vous connaissez Dai Sijie. Pour comprendre *L'Acrobatie aérienne de Confucius*, son dernier roman, inutile de prendre la pose du penseur de Rodin. Vous l'avez aimé, vous le retrouverez, dans un roman-scénario bidon, mais fantasque et dépayçant. Je n'ai jamais très bien compris les honneurs littéraires dont Dai Sijie a été comblé: attendant peu de ce livre-ci, j'en ai souri, étonnée de son imagination.

Le roman débute en 1521, à Pékin, dans le palais impérial. Son souverain paranoïaque y est affublé de cinq sosies, que l'Histoire n'arrivera plus à distinguer. Cette confusion fait loucher et fait place à un conte rouge exotique, au cœur duquel le changement de sexe impérial attire les vices dans la Cité interdite. Tout y est grand-guignolesque, parodie, lanternes, portes coulissantes

et froufrous de papier. Un théâtre de son et lumière, au sens concret, se donne la parole au mitan.

Rabelais, son contemporain, apparaît ensuite. Le roman traite légèrement la rencontre de l'Occident avec l'empire du Milieu. Décentrement comiques, décalages dramatiques. Dai Sijie aime la bouffonnerie funambulesque. Nul doute que nombre d'images ont passé chez lui la porte du Triomphe et de la Vertu; il en demeure une mascarade pour enfants.

Collaboratrice du Devoir

RÉVEILLER L'AURORE

Emilie Hermant
Le Seuil
Paris, 2009, 178 pages

LES HÉMISPÈRES DE MAGDEBOURG

Bertrand de La Peine
Minuit
Paris, 2009, 157 pages

L'ACROBATIE AÉRIENNE DE CONFUCIUS

Dai Sijie
Flammarion
Paris, 2009, 251 pages

BÉDÉ

En direct sur sa vie

FABIEN DEGLISE

Sylvie-Anne Ménard a déjà remporté haut la main le premier concours de bédé pour la relève organisé par la librairie Monet. C'était en 2006. Le jury avait vu juste et la jeune et pétillante bédéiste a depuis continué comme une balle sur sa lancée: elle est actuellement en résidence... d'auteur à Angoulême, en France, centre névralgique de la bédé. Elle vient aussi de commettre un nouvel assemblage d'histoires lancé ces derniers jours et pour lequel elle a quitté sa réclusion artistique en France afin de revenir un peu à Montréal. «Mais je suis revenue aussi pour passer du temps avec mon amoureux», lance-t-elle au téléphone dans un éclat de rire.

Avec *Le Quart de millimètre*, Zviane poursuit une fois de plus sa balade en cases et en bulles au cœur de sa propre existence. C'est l'époque qui veut ça. Les histoires y sont courtes et met-



tent en vedette Zviane, son monde, ses amis, ses doutes, ses moments d'introspection et bien sûr ses folies musicales ou ses commentaires sur ses devoirs de composition. C'est ce qu'on appelle de la bédé intimiste.

«Il ne faut pas tout prendre pour du "cash"», précise toutefois Zviane, qui avoue jouer un

peu avec sa propre réalité pour lui permettre de mieux se placer sur ses planches. Des planches qu'elle a d'ailleurs livrées au cours des derniers mois sur son blogue avant de les relier dans ce bouquin. «Mais il y a 45 pages d'inédits», ajoute-t-elle en bonne vendeuse.

Ce nouveau récit, qui fait largement écho aux neuf précédents, offre aussi une balade amusante dans la condition d'une fille dans la vingtaine, un peu anxieuse mais qui pose un regard amusé et lucide sur son environnement avec des découpages subtils, des ruptures de style intrigantes et bien entendu beaucoup d'ego, savamment mis en scène.

Le Devoir

LE QUART DE MILLIMÈTRE

Zviane
Graffigne.com éditions
Montréal, 2009, 340 pages



La Librairie Monet a l'immense privilège d'être la première librairie en Amérique du Nord promue au rang de Librairie Sorcière!

Mais encore, nous direz-vous? L'Association des Librairies Spécialisées pour la Jeunesse (communément appelée Réseau des Librairies Sorcières) est née en 1982, lorsque les librairies spécialisées en littérature jeunesse de France ont entrepris de se regrouper, afin d'unir leurs forces à la promotion du livre jeunesse et de favoriser l'entraide et la solidarité entre elles.

Les Librairies Sorcières sont engagées: elles assument leur indépendance, revendiquent le rôle culturel et social du libraire et refusent l'uniformisation, ainsi que la vision du libraire comme simple commerçant et celle de l'enfant comme simple consommateur. Elles misent sur la compétence du libraire, et proposent des fonds représentatifs des différents courants de pensée et de formes d'expression. Elles apportent leur soutien à l'édition de création, et affichent leur volonté de faciliter l'accès à la pluralité de la littérature jeunesse au public le plus large possible.

Cette reconnaissance hors-Québec de la Librairie Monet vient confirmer son travail de fond mené en littérature jeunesse. En effet, son inventaire considérable (entre 22 000 et 24 000 titres différents), allié à l'expertise de sa solide équipe de libraires spécialisés (4 libraires à temps plein et 2 à temps partiel) lui auront permis de se hisser au rang des librairies de référence dans ce secteur de la production littéraire.

Fière de se joindre à ce réseau où elle retrouve son engagement, la Librairie Monet l'est également de devenir, par la contribution qu'elle y apportera, un porte-étendard de la littérature jeunesse québécoise dans la francophonie!

Vous préparez les vacances de vos enfants?



Donnez-leur le goût de lire!

Découvrez l'univers jeunesse de la Librairie Monet et passez voir nos libraires spécialisés.

Nous vous invitons à venir vous procurer la revue Citrouille, qui sera bientôt disponible gratuitement en librairie.

Rappelons que la Librairie Monet fut également la première en Amérique du Nord à adhérer à l'ALBD, l'Association des libraires spécialisés en bande dessinée, preuve supplémentaire de l'importance de ses spécialités. La section bandes dessinées possède quant à elle un inventaire d'environ 15 000 titres différents ainsi qu'une équipe de 4 libraires chevronnés.



Monet nous réinventons la librairie

Galerias Normandie • 2754, de Salaberry, Montréal • Sortie 4 de l'autoroute 15 • (514) 337-4083 • librairiemonet.com

Gestion Politique Éducation
Sciences sociales Psychologie
Communication Éthique Art
Géographie Tourisme

Avec plus de 1 000 titres au catalogue, nous contribuons au rayonnement du réseau de l'Université du Québec en permettant à nombre de ses chercheurs et de ses professeurs de faire connaître leurs travaux.



Presses de l'Université du Québec

DISPONIBLE CHEZ VOTRE LIBRAIRE PRÉFÉRÉ OU AU WWW.PUQ.CA

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La plomberie fédéraliste de Mario Polèse



LOUIS CORNELLIER

Québécois d'adoption aux origines new-yorkaises et viennoises, Mario Polèse est détenteur d'un doctorat en planification urbaine et régionale de l'Université de Pennsylvanie. Il doit à son père francophile sa passion du Québec. Militant souverainiste pendant plusieurs années, il a récemment changé d'idée. Dans *Serions-nous plus libres au lendemain d'un OUI?*, publié par une maison de Power Corporation, il tente d'expliquer les raisons de sa conversion au fédéralisme.

Sa perspective est originale. Il part «de l'idée d'une souveraineté qui se ferait dans l'ordre, sans violence et sans catastrophe économique». Le Québec, affirme-t-il, «ne se transformera pas en pays du Tiers-Monde». Polèse se demande plutôt si le Québec y gagnera en liberté. En cas de souveraineté, en effet, le lien fédéral actuel sera remplacé par un «traité international qui lierait désormais le Québec et le Canada». Et à l'issue de ce processus de négociation, écrit Polèse, le Québec pourrait se retrouver «avec un cadre juridique — un traité — tout aussi contraignant que la Constitution canadienne».

Le chercheur à l'INRS-Urbanisation, culture et société établit d'abord son point de vue général. Le Québec qu'il a découvert, vers 1960, «était encore une société semi-coloniale». Il croyait donc, alors, en la nécessité de la souveraineté. Or, trente ans plus tard, il constate que «le Québec a connu un renversement de situation, sans équivalent dans l'histoire moderne». La langue française n'y serait plus menacée et l'écart social entre francophones et anglophones aurait disparu. Aussi, comme cette «révolution» a pu se réaliser dans le cadre fédéral, Polèse ne voit plus la nécessité d'en sortir. Selon lui, l'idée de souveraineté souffre aujourd'hui d'une idéalisation malsaine, sans rapport avec les gains réels qu'elle permettrait d'obtenir.

La plomberie

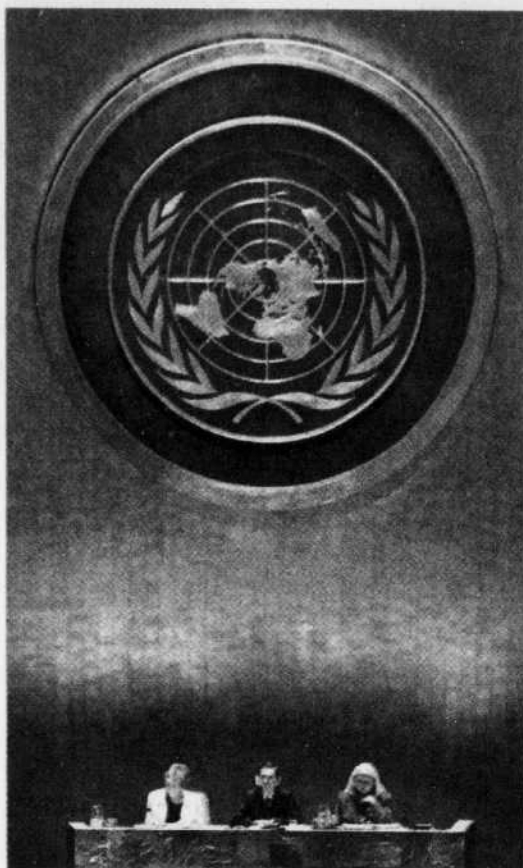
Pour nous en convaincre, Polèse se propose de jouer «le rôle du plombier», c'est-à-dire d'exposer le processus de négociation bien réel, terre-à-terre, qui suivrait un OUI à la souveraineté. «La grande majorité des Québécois, établit-il, souhaite conserver l'espace "libre" commun que nous partageons avec le Canada [...]». Il faudra donc, pour cela, négocier un traité, qui inclurait notamment les quatre libertés de circulation: biens, services, personnes et capitaux.

Cette démarche, qui est une évidence pour tous, semble fatiguer Polèse. Les droits actuels de circuler et de commercer librement partout au Canada devront être renégociés. Et alors? répliqueront avec raison les souverainistes. L'essayiste, pour montrer que la chose n'est pas si simple, en rajoute. Le droit à la libre circulation, écrit-il, «est-il vraiment complet, dans le contexte Canada-Québec, sans être assorti de droits linguistiques, dont au premier rang l'accès à l'école française (ou anglaise)»?

Un Québec souverain, en d'autres termes, devrait permettre à un Canadien anglais, qui s'installe temporairement ici, l'accès à l'école anglaise. C'est, disons-le clairement, n'importe quoi. Le droit de circuler librement dans un autre pays que le nôtre ne s'accompagne pas du droit d'imposer ses droits nationaux à cet autre pays.

Polèse n'a pas tort d'affirmer qu'un traité Québec-Canada nécessitera des discussions complexes sur une foule de sujets délicats (partage de la dette, institutions communes, gestion des régions frontalières) et n'augmenterait pas grandement la marge de manœuvre d'un Québec souverain en matière de politique monétaire et commerciale (s'il conserve la monnaie canadienne), mais ses tentatives de démontrer que la souveraineté pourrait nuire au statut du français et n'apporterait presque rien au Québec en matière de représentation internationale tournent vite en foirades.

Le Québec, suggère Polèse, continuera à faire partie de l'OTAN, aura une politique étrangère et une politique de coopération internationale semblables à celles du Canada. Et alors? répliqueront encore les souverainistes. Ces politiques seront les siennes, librement choisis. Serions-nous



RAY STUBBLEBINE REUTERS

Quand le monde regarde à l'ONU, le Québec, pour le moment, fondu dans le Canada, n'est pas là. Souverain, il y sera.

plus présents dans le monde que nous ne le sommes déjà? Mais bien sûr que si, puisque, actuellement, nous n'y sommes pas comme Québécois! Quand le monde regarde (à l'ONU, aux Olympiques, partout sur la scène internationale), le Québec, pour le moment, fondu dans le Canada, n'est pas là. Souverain, il y sera. On peut considérer que cette reconnaissance ne serait que symbolique, mais c'est une erreur. «Le regard, la reconnaissance de l'autre contribuent décisivement à la définition de mon identité», explique

le philosophe Patrick Savidan dans *Le Multiculturalisme* (PUF, 2009). Cela signifie qu'il n'y a pas d'abord une identité et que se pose, ensuite, le problème de la reconnaissance ou non de cette identité, mais que la reconnaissance intervient dans la définition même de cette identité au sens où elle «réalise» cette identité.»

Polèse, enfin, s'inquiète du sort des minorités linguistiques. La souveraineté, écrit-il, fera perdre aux Québécois «tout droit d'intervention au Canada en matière linguistique». C'est vrai, mais qu'y perd-on vraiment? Dans une logique bizarre, Polèse affirme qu'on se retrouvera avec «un Québec qui continuera à respecter la langue anglaise [et] un Canada où le français aura disparu ou sera en voie de disparition». Drôle d'argument fédéraliste que celui qui souligne ainsi les vertus démocratiques d'un Québec souverain pour les opposer au non-respect de la minorité francophone qui s'ensuivra au Canada. Contrairement à ce qu'affirme Polèse, de même, avancer que le Québec souverain sera plus français ne signifie aucunement que la minorité anglophone y perdra des droits. Cela signifie seulement que le Québec ne sera anglais que proportionnellement au poids de sa minorité historique.

Faire la souveraineté et négocier un traité international avec le Canada seront certes des processus complexes et parfois frustrants, mais c'est là le prix de la liberté. Les arguments de plombier de Polèse ne parviennent pas à convaincre du contraire. Cette souveraineté, cela dit, constitue-t-elle la seule voie d'accomplissement pour la nation québécoise? Polèse croit que non et voit un danger de démobilitation collective à présenter les choses ainsi. Les souverainistes, eux, ne reconnaissent pas d'autres issues favorables pour le Québec. Le vrai débat est là. Pas dans la plomberie.

louisco@sympatico.ca

SERIONS-NOUS PLUS LIBRES AU LENDEMAIN D'UN OUI?

Mario Polèse
Voix parallèles
Montréal, 2009, 208 pages

Andrew Sean Greer

Andrew Sean Greer
L'histoire d'un mariage

276 pages - 32,95 \$

L'Histoire d'un mariage

Un grand roman psychologique et sensible, par un maître de l'imprévu. *Livres Hebdo*

Une insolite et poignante histoire d'amour. Tout en petites touches, Greer compose un riche tableau des années 1950 aux États-Unis. *Le Monde*

Un livre-choc! Une effrayante plongée dans une Amérique maccarthyste et encore largement ségrégationniste.

France 2

Seuil

www.editionsboreal.qc.ca

Boréal

Le plaisir de lire

Gil ADAMSON
La Veuve

Roman - 424 pages - 24,95 \$

Un premier roman exceptionnel. C'est superbement écrit.
Dany Laferrière, *Radio-Canada*

Un roman remarquable, plein de verve, avec tout le panache de l'aventure de haut vol.
Michael Ondaatje

Gérard BOUCHARD
Uashat

Roman - 328 pages - 25,95 \$

Un roman passionnant, émouvant, captivant, où on apprend des choses. Il y a du cœur, il y a de l'humour [...] de la poésie, de l'élégance, un véritable style. J'ai envie d'aller à Uashat, j'ai envie de savoir la suite...
Sophie Faucher, *Radio-Canada*

Robert LALONDE
Un cœur rouge dans la glace

Nouvelles - 248 pages - 22,95 \$

Il est de ces textes qui demandent à être dégustés par petites touches comme le sont les grands vins. André Magny, *Le Droit*

Margaret ATWOOD
Comptes et Légendes

Essai - 208 pages - 24,95 \$

La dette et la face cachée de la richesse

Un essai touffu, parfois très drôle, qui nous laisse pantois. Ginette Haché, *L'actualité*

Le dernier livre de Margaret Atwood a tout pour confirmer sa réputation de prophétesse.
Caroline Montpetit, *Le Devoir*